

Musique > Entretien exclusif avec l'auteur-compositeur-interprète à l'occasion de la sortie de ses albums « Héritage »



Photo : Dominique Guin

Pascal Obispo : « L'intelligence artificielle pour la musique, c'est le démantèlement de la beauté. »

Pascal Obispo est l'un des artistes les plus populaires de sa génération. Pour ce numéro de juillet, il a accepté de s'entretenir longuement avec Yannick Urrien. Pascal Obispo sort « Héritage » en deux volumes. Le Volume 2 paraît en premier et contient

13 duos dans le style de la chanson française entre 1966 et 1977, avec Bénabar, Francis Cabrel, Zazie, Renaud, Ycare, Julien Clerc, Axel Bauer, Michel Jonasz, Chico and the Gypsies et Gaëtan Roussel, ainsi que trois duos avec des artistes disparus : Philippe Pascal (Marquis de

Sade), Michel Delpech et Daniel Lévi. Le Volume 1 suivra en octobre, avec notamment Veronique Sanson, Serge Lama, Calogero, Eddy Mitchell et William Sheller. Cette production a nécessité deux ans et demi de travail.

La Baule+ : Votre nouvel album s'appelle « Héritage ». Il y a plusieurs façons d'évoquer un héritage. On pense à celui qui hérite, qui n'a pas fait grand-chose et qui ne fera pas grand-chose... Ou à celui qui reçoit une entreprise en héritage et qui va se battre pour la faire prospérer. Il y a également celui qui hérite de quelque chose qui a traversé le temps, mais on n'y touche pas, parce que le rôle de l'héritier est simplement d'entretenir et de conserver...

Pascal Obispo : Il y a aussi l'héritage d'une petite maison qui est le fruit de nombreuses années d'épargne des parents, mais malheureusement les enfants vont être obligés de vendre la maison à cause du système, puisque l'on est obligé de repayer un impôt à l'État. Tout cela pour pouvoir profiter de cette petite maison que leurs parents ont passé toute leur vie à construire avec leurs économies. L'héritage n'est pas simplement synonyme d'argent ou de bling-bling, il peut être aussi synonyme de souffrance et de déchirement. On ne parle pas beau-

coup de cela, alors que c'est assez dramatique.

Vous abordez une question beaucoup plus juridique et beaucoup plus terre-à-terre...

Justement, la vie des hommes, la terre des hommes... C'est essentiel et ce qui se passe est dramatique. Tous vos cas étaient très bien formulés, mais il y avait un rapport avec un après un peu plus joyeux, alors qu'il y a aussi des choses terribles et dramatiques dans l'héritage. Je voulais rajouter ce cas contact à votre magnifique liste...

Quelle est votre conception de l'héritage dans votre domaine, c'est-à-dire la chanson française ?

Pour moi, cela a commencé avec Maritie et Gilbert Carpentier quand j'étais petit, on va dire jusqu'en 1977. C'est exactement cette période que je traite dans cet album, sur les chansons et dans les éléments de langage musicaux. Par exemple, nous n'utilisons aucun synthé et surtout pas d'intelligence artificielle. On peut dire que c'est un album anti-intelligence artificielle

et totalement organique. C'est un album de vie et de vérité, et pas un album de mensonge et de vol. C'est un album qui rend hommage à cette musique qui m'a nourri inconsciemment avec ces chansons que j'ai vécues et entendues. Mon parcours est simple. Jusqu'en 1978, j'étais à Bordeaux. Ensuite, j'ai été imprégné par le rock tout au long de mon adolescence, avec Marquis de Sade et tout le rock anglais. Ensuite, il y a tout le travail que j'ai pu faire sur « Fan ». La philosophie de ma vie, c'est tout simplement avancer grâce au travail des

autres et apprendre des autres. Il y a eu cet album avec Isabelle Adjani, où j'ai rendu hommage aux icônes du rock des années 80. Aujourd'hui, je travaille sur la période de l'enfance, que je n'avais pas encore exploitée. J'ai traduit tout cela en musique. Je me suis aperçu, grâce à mon application « Obispo all access », qu'il y avait plein de choses que je ne connaissais pas. Dans cette application, je travaille sur de nombreux albums et je reprends énormément d'artistes et de chansons que j'aime. On se retrouve avec 1800 titres,

réenregistrés, tout cela avec mes sous, sans rien demander à personne. C'est une application qui sert à mes fans. J'ai quelques milliers d'abonnés, mais cela ne suffit pas à financer tous ces albums.

Le plaisir, la découverte et l'amour de la musique m'ont permis de me rapprocher de certains artistes que j'ai beaucoup entendus quand j'étais jeune, puisque c'est à partir de l'adolescence que l'on écoute vraiment les choses. Je me suis amusé à reprendre ces artistes et je leur ai envoyé ces albums. Mettez-vous à la place d'un artiste qui reçoit de la part d'un autre artiste ses chan-

sons qui ont été enregistrées sans rien lui demander, sans même les mettre sur des plateformes de streaming industriel, tout en les conservant sur sa petite plateforme. Il y a tout un rapport qui s'est instauré avec ces artistes en tant que compositeur.

J'ai même fait cela avec Michel Delpech, puisque j'ai envoyé l'album à sa fille, qui l'a transmis à la femme de Michel, et j'ai pu récupérer des bandes et des voix pour produire un album qui s'appelle « Le Chanteur ». De mon côté, j'avais des voix de Daniel Lévi et bien d'autres, et j'ai travaillé sur ces répertoires. Il y a eu un rapport de respect et d'amour de la

musique. Il y a des gens qui ne sont pas des interprètes. Ce sont des gens qui, eux-mêmes, ont hérité d'autres artistes, à qui on a transmis de la musique, et ils m'ont aussi transmis quelque chose, d'abord pour faire cet album, mais ensuite parce que je me suis aperçu que beaucoup de chansons étaient des points d'ancrage de ma vie d'enfant. On ne va pas parler des « Divorcés », malheureusement je ne pourrai pas en parler avec Michel Delpech, mais c'était un moment charnière de ma vie. Dans tous ces artistes, il y a au moins une chanson qui a marqué ma vie.

C'est un disque de partage, un disque de transmission,

un disque d'opposition à l'intelligence artificielle, qui sert à beaucoup de choses, notamment pour la recherche contre les maladies. C'est quelque chose de très utile, mais pour la musique c'est le démantèlement de la beauté. La plus belle chose pour un artiste, c'est de se tromper, se relever, et se servir parfois des erreurs pour fabriquer quelque chose. D'ailleurs, quand on fabrique un vaccin, c'est parfois la même chose : lorsque l'on a découvert la pénicilline, c'était une erreur au départ. Quand on travaille, on se trompe, on travaille et on continue de chercher.

(Suite page 24)

Entretien exclusif avec Pascal Obispo : « J'ai conçu cet album comme un album des années 70. On était dans la vérité et non pas dans le mensonge musical. »

Vous me faites penser à un Bernard Pissavy qui veut aller jusqu'au bout, quitte à brûler tous les meubles...

Quand je suis arrivé, j'ai tellement fait un grand écart avec le rock qui m'a fabriqué, que tout d'un coup je suis devenu un chanteur de variétés. Je ne suis pas un chanteur de variétés. Je suis un compositeur qui chante, je suis quelqu'un qui fait des expérimentations, et j'ai prouvé au fil de ma carrière que j'étais un vrai amoureux de la musique.

Nous ne sommes pas beaucoup à avoir un grand studio personnel. Il y a Calogero, M. Laurent Voulzy ou Jean-Jacques Goldman. Ceux qui ont des studios, ce sont ceux qui aiment plus que les autres faire de la musique.

Autrefois, lorsque l'on achetait un disque, on prenait le temps de s'asseoir sur un canapé pour l'écouter. Dans votre nouvel album, certaines chansons sont conçues pour une telle écoute...

Oui. J'ai conçu cet album comme un album des années 70. On était dans la vérité et non pas dans le mensonge musical. Donc, ce ne sont pas des boucles, tout se joue en live. Je travaille avec des excellents musiciens, Fred Nardin, Sébastien Chouard, Romain Sarron, Christophe Deschamps, Abdelaziz Sadki, Michel Aymé et mon ingénieur du son, Youri Benais. Depuis que l'on fait de la musique ensemble, cela fait à peu près cinq ans, on a fait de réels progrès. On s'amuse à se battre contre les

synthés, contre l'intelligence artificielle, pour montrer simplement la différence. On peut placer un torchon sur un tom de batterie pour reproduire le son de « Come Together », on s'amuse à retrouver les éléments de langage, mais sans tricher. C'est le vrai plaisir d'un musicien.

Au début, je n'étais pas dans cette catégorie, mais j'ai toujours été musicien. Il a fallu que je travaille. Je n'ai rien à prouver, puisque j'ai passé ma vie dans les studios, mais je crois que cet album

ressemble à un album vinyle de ces années, avec beaucoup de respect pour la musique, le verbe, et pour les artistes qui sont venus. C'est une grande fierté, parce que, quand on est compositeur, on rêve de travailler avec Julien Clerc, mais c'est l'un des plus grands mélodistes. On rêve d'écrire avec Francis Cabrel, mais c'est un grand auteur-compositeur, donc on ne peut pas lui apporter grand-chose.

Donc, quand on commence, on travaille avec des interprètes, comme Johnny Hallyday ou Florent Pagny, qui chantent vos chansons extrêmement bien. Mais j'ai voulu défendre ce concept pour prouver mon amour à la chanson française et mon respect profond pour ces gens qui ont écrit l'histoire de la musique et qui ont été des points d'ancrage dans nos vies. J'ai la chance de les avoir dans cet album et j'ai la chance de partager ces chansons avec eux. En cinq ans, on a fabriqué une centaine d'albums sur l'application. Il y a beaucoup de jazz, de flamenco, mais avec la fan-

la saule

thologie on a beaucoup travaillé. J'aurais repris toutes les chansons que j'aimais, j'aurais chanté et composé les chansons que je pouvais composer, et je suis content de boucler tout cela grâce à cette application. L'application « Obispo All Access » est essentielle, car elle m'a permis de me libérer de la contrainte d'un système qui oblige à faire un album tous les deux ans, ou tous les trois ans, alors que finalement j'en fais un chaque mois!

Si l'on est passionné, il ne faut pas freiner la passion. Quand on a cette facilité, il est impossible de rester avec une maison de disques, surtout en ce moment, car on ne vend plus de disques et, en plus, on vous demande d'en faire un tous les deux ou trois ans, pour vous faire respirer... Je suis incapable de faire un album tous les deux ou trois ans, alors je m'amuse à faire des reprises, du jazz ou cette fanthologie. Dans ce métier, beaucoup croient savoir, j'entends souvent les juniors dire cela, mais en réalité on ne sait rien du tout.

Quand on passe de Cabrel à Julien Clerc, en passant par Serge Lama, Gilbert Bécaud, Jacques Brel ou Georges Brassens, on s'aperçoit que l'on n'est rien. On s'aperçoit que l'on a eu beaucoup de chance de faire partie de cette famille de la chanson française et je suis heureux d'avoir écrit des chansons qui, j'espère, plairont dans quelque temps. La plupart du temps, elles sont chantées par d'autres, parce que je ne suis qu'un compositeur qui chante.

Il y a « Reste-t-il du bonheur » avec Bénabar, qui ressemble un peu, dans le thème, à « Il faudrait que pleuve l'amour » avec Francis Cabrel. Il y a cette métaphore sur la météo, avec des âmes dans un monde en guerre, donc vous souhaitez que pleuve l'amour... N'est-ce pas une vision très triste ?

C'est une bonne analyse, mais je ne vais pas faire un faux portrait du monde. En réalité, il y a moins de guerres qu'avant, alors que l'on croit qu'il y a beaucoup plus de guerres. Je suis parti en vacances et j'ai lu un livre passionnant, « Histoire de France », avec un résumé de toute l'histoire de France. Je me suis aperçu que cela a vraiment chauffé par moments. Il y a beaucoup de guerres, mais il y en a beaucoup moins que pendant certains siècles.

On essaye d'être un peu photographe, on a envie de se suicider, mais avec une musique qui donne envie de pique-niquer. J'ai ado-

ré le sketch de Jamel sur Stromae. J'ai toujours eu le désespoir optimiste... Mes chansons sont toujours optimistes quelque part, il y a toujours l'espoir que peut suggérer une mélodie. Au début, je faisais des chansons pop qui ne voulaient rien dire, mais on le faisait bien. Au fur et à mesure, on a fait des chansons un peu plus à texte et je me suis davantage rapproché de la littérature et de la poésie. Je lis beaucoup de livres et on a envie de faire des jolies phrases, on a envie que le fond soit profond, avec une vraie photographie de ce qui se passe aujourd'hui. On a des questions, des sentiments, des ressentiments, rarement des jugements, même jamais. Et jamais de condescendance ou de redressement de torts.

Quand on écoute certains discours, c'est comme si l'on enlevait nos fondations pour que tout s'écroule

Justement, votre duo avec Ycare s'intitule « Viens » et traite de l'immigration, un sujet sur lequel les Français n'apprécient plus les donateurs de leçons, mais c'est un message respectueux des opinions de chacun...

La bienveillance. On n'est pas là pour diviser. Nous sommes des saltimbanques, des chanteurs qui prônent l'amour. Nous sommes des photographes de notre époque et, quand on arrive à durer un peu, mieux vaut être un bon photographe. Déjà, il faut avoir un peu de pellicule pour continuer de durer et, a priori, le public a décidé de me donner encore un peu de pellicule pour continuer. Ycare m'a dit que cette chanson était magnifiquement maladroite sur la forme. J'avais envie d'écrire à un copain pour lui dire, on a vraiment besoin de s'aimer en ce moment.

On assiste déjà au démantèlement de la beauté un peu partout, à une sorte de reconstruction, on essaye de récréer notre vie. Quand on écoute certains discours, c'est comme si l'on enlevait nos fondations pour que tout s'écroule. Je ne peux pas enlever les fondations sur lesquelles je me suis construit, que ce soit en musique, comme pour le reste, mais je ne parle jamais de politique. Donc, je chante et je dis : « Viens avec ta différence. » Quand j'ai fait une chanson avec Youssou N'Dour, c'était magnifique. Elle n'a pas du tout marché... Le clip est merveilleux, mais c'est une vraie chanson de liberté et d'humanité.

(Suite page 26)

26 | Juillet 2026

Pascal Obispo : « Les jeunes sont sur des plateformes comme Youtube ou Tik Tok et tous ces réseaux diaboliques. »

Malheureusement, le monde est en train de perdre toutes ces nuances. Les gens ne s'entendent plus. Tout devient manichéen. Alors que nous, les artistes, nous sommes nés avec « Touche pas à mon pote » et on a aimé se mélanger et partager. Je ne ferai jamais de politique, mais je prônerai toujours la bienveillance.

J'ai appris la vie du petit Jésus et j'ai gardé mes cahiers. C'est notre culture

Alors, si vous ne faites pas de politique, je pense que votre album est finalement très chrétien !

Je ne peux pas me passer de mes origines. J'ai fait trois comédies musicales sur la Bible. J'ai une croix accrochée à l'oreille, Johny avait des croix partout, j'ai fait mon catéchisme, ma première communion, ma confirmation. J'ai appris la vie du petit Jésus et j'ai gardé mes cahiers. C'est notre culture. Je ne pourrai jamais rien changer à cela, puisque j'ai grandi ainsi. Maintenant si cela pose un problème à

En regardant les noms des artistes avec lesquels vous avez travaillé, je me suis fait la réflexion suivante : ils sont tous connus des jeunes de 20 ou 30 ans, alors que les acteurs de cinéma de cette génération ne leur sont pas aussi familiers. Par exemple, un jeune de 20 ans ne connaîtra pas Jean-Pierre Marielle, mais Michel Berger. Êtes-vous d'accord avec ce constat et, si c'est le cas, comment analysez-vous cela ?

On peut mettre une chanson dans la maison, alors que c'est beaucoup plus compliqué pour un film. Il faut s'arrêter, il faut le partager. Les jeunes sont sur des plateformes comme Youtube ou

Tik Tok et tous ces réseaux diaboliques, alors que la musique nous accompagne partout, même dans la voiture. On peut transmettre sans obligé quelqu'un à s'arrêter pour accepter la transmission. Les chansons sont dans l'air, c'est pour cela que l'on appelle justement cela des airs.

Maintenant, ils connaissent Michel Berger sans doute plus que Jacques Brel ou Georges Brassens, mais ils devraient aussi connaître Lania ou Bécassat. Au premier, cela pourrait apparaître comme rébarbatif pour les jeunes, mais quand on met les mains dans le moteur, on s'aperçoit que Georges Brassens est incroyablement le plus grand mélodiste français.

Il y a aussi la violence verbale magnétique de Léo Ferré...

Personne n'empêche la jeunesse d'être curieuse et de se cultiver. Pour moi, l'information continue sur Instagram ou sur les réseaux, c'est bien. Au début, c'était pour rencontrer des gens ou découvrir des choses à l'autre bout du monde, mais

cela peut aussi servir de livre d'histoire. Malheureusement, ce n'est plus la réelle fonction de ces réseaux.

Maintenant, je fais presque de la muséologie, j'étudie les répertoires, les styles ou les voix, je suis un alien par rapport à tous ces mèmes. Je suis curieux et j'ai aimé connaître tout ce qu'il y avait avant, notamment sur l'évolution de la musique. Avec l'intelligence artificielle, certains vont sur Suno, ils appuient sur un bouton et ils se prennent pour un chanteur. C'est toute la complexité de ce monde. Il y a cette immédiate : on a envie que les choses aillent vite, même si elles sont fausses. C'est dommage. C'est comme si le sang n'alimentait plus notre cerveau. On perd des neurones sans le savoir. C'est toute la nourriture de l'esprit, c'est la culture, c'est une vraie nourriture intellectuelle, c'est ce qui nous fait comprendre aussi la philosophie. Si l'on n'apprend pas les différences, on ne peut pas comprendre la philosophie.

La musique nous permet de comprendre à quel point nous sommes

liés dans le monde. On dit parfois qu'il y aurait des similitudes entre les danses berbères et bretonnes. Certains perçoivent dans Fayrouz ou Oum Kalthoum des ressemblances avec la musique occidentale classique...

Vous avez raison. Un jour, j'ai appelé Francis Cabrel. J'étais au bord de l'océan, j'écoutais l'une de ses chansons, « Hors-saison », et il m'a répondu que c'était le même océan. On fait partie du même monde, on fait partie d'une culture qui se mélange dans l'eau de l'océan et il est vraiment dommage aujourd'hui d'être arrivés à ce point de non-retour que je n'espère pas. Mais nous sommes sur le radeau de la Méduse. Tout le monde se bouffe. Un jour, on se lèvera tel Marianne sur les barricades de nos incompréhensions et de notre manque de dialogue.

Il y a des artistes qui se croient poètes, qui s'enferment dans leur suffisance et se forment leur avis en fonction de la presse bien-pensante. Et puis il y a ceux qui s'efforcent d'être en per-

manence au contact du monde. Je me souviens de Michel Delpech, il observait le monde, les mains dans les poches, il fixait les gens quand on était au restaurant, il connaissait même le prix du ticket de métro...

Vous savez, avant de vous répondre, je suis allé acheter mes tomates et mon poulet, et j'ai vu mon caddie ! J'es-saye d'observer le monde sans trop juger, mais en me questionnant, car c'est intéressant. Surtout, quand on juge, on ne provoque pas le dialogue ou la poignée de main, alors que la poignée de main vient toujours lorsque l'on dialogue. Mais je ne sais pas si l'on retrouve ça.

Propos recueillis par Yannick Urrien.

